

Devenir enseignant: pourquoi? Pourquoi?

Quelles sont les motivations qui poussent à vouloir enseigner? Question essentielle pour l'intéressé(e), mais aussi pour ses élèves. Exemples d'hier...

"Mon père, analphabète, était remarquablement intelligent. Il faisait seul tous ses calculs: ventes, achats. Il avait des procédés à lui pour multiplier et ne faisait jamais d'erreurs. Il savait plus d'histoire et de géographie qu'un bon élève du certificat d'études. Parlait-il avec quelqu'un d'instruit, il questionnait, situait et retenait (...).

Ma mère avait les pieds au sol. Elle ne s'embarrassait pas de spéculation. Les enfants, la maison, les volailles, les cochons étaient son lot. Habile, active, elle était fière et avait du goût. Une maison propre, bien tenue, un peu coquette si possible était son rêve. À force de travail et d'économie, elle parvint à renouveler ce qu'on appelait mobilier: des caisses de bois mal équarries, noires.

Un soir d'hiver en 1880, l'instituteur vint faire le recensement. Ses papiers remplis, on lui offrit le verre de vin traditionnel. Comme remerciement, un bout d'aimable conversation, dont je fis les frais. Il parla de mes possibilités, du métier d'institutrice qui était pour demain. (...)

Mes pauvres chers parents durent voir le ciel s'entrouvrir. Ils mirent le pied dans l'entrebâillement afin que la porte ne se referme pas.

Pour moi, c'était une sorte de conte de fées". (Mlle L., née en 1868, Cher)

"Il est vrai que dès l'âge de dix ans je proclamais mon désir d'être maître d'école comme papa. (...) Intéressé à son travail, je vécut plus près de mon père; et cela me valut, comme premier et bien précieux bénéfice, d'éprouver davantage sa sensibilité, sa tendresse, son indulgence et son humour. Je devins pour lui un auxiliaire apprécié: à la mairie où je calligraphiais, sous sa dictée, l'un des deux exemplaires de l'État Civil, ou des délibérations du Conseil Municipal ou telle autre copie aux exemplaires multiples; soit à l'école où je faisais, en qualité de moniteur auprès des petits élèves, l'apprentissage de mon futur métier.

Les jours de congé, il m'était interdit de me mêler, dans le bourg, à mes camarades de classe. Le fils de l'instituteur ne devait pas s'associer à leurs farces, à leurs incursions dans les jardins des voisins, à leurs disputes parfois grossières. Il m'arrivait alors de m'enfermer dans la salle de classe où j'avais libre accès; je disposais de ses richesses: bibliothèque, collections de musée, fournitures variées qui sentaient bon le papier neuf et qui excitaient mon envie, livres de mon père plus riches que les miens, et notamment certain recueil de chants appris par audition, et dont j'étudiais après coup la musique; je découvrais aussi des préparations de leçons, des documents, des monographies, tous les fruits du consciencieux travail d'un maître exemplaire.

Ce maître je l'aidais à remplir les tableaux noirs de textes de devoirs; parfois aussi je le suppléais auprès des élèves qui avaient négligé d'étudier leurs leçons (...). Loin de me rebuter, les tâches variées que me confiait mon père flattaient mon amour-propre; j'étais fort sensible au témoignage de la confiance et préoccupé de la mériter. J'étais fier aussi de l'autorité qui m'était conférée. C'était donc en garçon averti et déjà «engagé» que j'allais poursuivre mes études en vue de devenir instituteur..." (R. J., né en 1889, Manche)

JACQUES OZOUF, NOUS LES MAÎTRES D'ÉCOLE, ÉD. RENÉ JULLIARD, 1967, PP. 74-85.